

V I E

D E

LAURENT DE MÉDICIS.

T O M E P R E M I E R.

LA présente traduction est mise sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens. Nous poursuivrons devant les tribunaux tout contrefacteur , distributeur ou débitant d'édition contrefaite : deux exemplaires de cette édition originale sont, en vertu de la loi , déposés à la bibliothèque nationale.

TRAUTTEL et WÜRTZ.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez les mêmes libraires.

HISTOIRE de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce , traduite de l'allemand de Meiners , 5 vol. in-8°.

HISTOIRE de Pierre III , empereur de Russie , imprimée sur un manuscrit trouvé dans les papiers de Montmorin , ancien ministre des affaires étrangères, et composée par un agent secret de Louis XV à la cour de Pétersbourg, suivie de l'histoire secrète de Catherine II , 3 vol. in-8o. fig.

BOTANIQUE pour les femmes et les amateurs des plantes , par Batsch , traduite de l'allemand par B***, membre associé de l'Institut national, 1 vol. in-8°. avec fig. coloriées.

LA bataille d'Hermann , bardit de Klopstock , traduit de l'allemand , avec un discours préliminaire , par Cramer , 1 vol. in-8°.

PRÉCIS des évènements militaires , ou Précis historique de la campagne de 1799 , contenant une relation parfaitement exacte de toutes les opérations de la guerre, depuis la reprise des hostilités , rédigée d'après les rapports officiels et les avis particuliers les plus sûrs, accompagnée de notes , de cartes et plans. Il en paroît un cahier tous les mois.

JOURNAL général de la littérature française , ou Répertoire méthodique des livres nouveaux , cartes géographiques , estampes et œuvres de musique qui paroissent successivement en France , accompagné de remarques analytiques et critiques. (Seconde année.)

Cet ouvrage a pour but de faire connoître à la France et à l'étranger les ouvrages nouveaux qui intéressent la littérature, les sciences et les arts ; il réunit de bonnes et courtes notices de tout ce qui se publie, et offre une collection peu volumineuse et complète, peu coûteuse et commode à consulter, en rangeant les articles par ordre de matières.

Il en paroît un cahier tous les mois.

104
150
V I E
DE
LAURENT DE MÉDICIS,

SURNOMMÉ
LE MAGNIFIQUE;

*TRADUITE de l'Anglais de WILLIAM ROSCOE,
sur la seconde édition.*

Par FRANÇOIS THUROT.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S,
De l'imprimerie de Baudouin.

Se vend
Chez TREUTTEL et WÜRTZ, quai Voltaire, n^o. 2.

A S T R A S B O U R G,
Chez les mêmes libraires, grande rue, n^o. 15.

A N V I I I.

L'OUVRAGE de HARRIS, intitulé : *Hermès, ou Recherches philosophiques sur la Grammaire universelle*, avec des notes et des additions, par le traducteur (F. THUROT), se trouve chez CH. POUGENS, libraire, quai Voltaire, n°. 10.

L E T T R E
D U T R A D U C T E U R
A U C I T O Y E N
JEAN-BARTHELEMI LECOUTEULX.

C I T O Y E N ,

EN m'invitant à faire connoître à mes compatriotes l'ouvrage dont je donne aujourd'hui la traduction , vous avez pensé , avec raison , que , réunissant au double mérite d'instruire et d'intéresser , celui d'être , à certains égards , approprié à la nature des circonstances où nous nous trouvons , cet ouvrage pourroit être très-utile sous plusieurs rapports essentiels. En effet , il n'est pas simplement , et comme son titre semble l'annoncer , le récit de la vie et des actions d'un seul individu distingué par ses talens comme écrivain et comme chef d'une république alors florissante ; il présente en même temps le tableau

d'une des époques les plus remarquables et les plus intéressantes de l'histoire moderne. Laurent de Médicis fut le témoin , et en partie l'un des coopérateurs de cette grande et heureuse révolution qui , après plus de dix siècles d'ignorance , de barbarie et de misère , fit renaître en Europe les sciences et les arts. Il contribua plus qu'aucun de ses ancêtres à la grandeur et à l'élévation de sa famille ; mais malheureusement cette famille ne tarda pas à anéantir la liberté de sa patrie , et , par les alliances qu'elle contracta avec divers souverains , à remplir l'Europe de crimes et de malheurs. Quel spectacle donc plus utile à présenter à des républicains , que la suite des événemens qui accoutumèrent insensiblement au joug un peuple idolâtre de son indépendance ! Quelle plus grande et plus importante leçon peut-on leur offrir ? J'avoue que c'est sous ce point de vue sur-tout que j'ai envisagé le travail que j'avois entrepris ; j'avoue que l'espoir d'être utile en ce sens m'a soutenu dans une tâche souvent pénible et qui offre peu d'attrait à l'imagination.

On a dit que l'histoire étoit l'*école des rois* , et c'étoit probablement alors ce qu'on pouvoit dire de plus beau en faveur de l'histoire ; mais elle est mieux que cela sans doute ; elle est l'*école des peuples* ; elle offre à tous les hommes capables

de réfléchir , un cours complet , si je puis m'exprimer ainsi , de la science expérimentale du cœur humain. Elle présente aux véritables amis de la liberté les motifs les plus puissans de chérir cette noble et généreuse indépendance , sans laquelle ils ne sauroient plus exister , et pour le maintien de laquelle les sacrifices les plus héroïques ne leur coûteront rien. Cicéron , qui apparemment s'étoit peu occupé de savoir ce qu'il convient aux rois d'apprendre , a dit de l'histoire qu'elle est la lumière de la vérité , la maîtresse de la vie (*magistra vitae*). En effet , quoique les monumens historiques auxquels on peut reconnoître quelque authenticité ne remontent pas très - haut , l'histoire des sociétés politiques semble déjà présenter des résultats dont il est possible de tirer des conséquences infiniment utiles au bonheur et au perfectionnement de l'espèce humaine. Et pour en donner un exemple sensible , je rappellerai cette vérité générale et très-importante , qui résulte de l'observation de tous les phénomènes historiques , et qui est relative aux révolutions qu'ont éprouvées les sociétés. Ou ces révolutions sont le passage d'un état d'esclavage et d'asservissement à un état d'affranchissement et de liberté , ou elles sont , au contraire , le passage de l'état de liberté au despotisme. Dans le premier cas , elles sont le produit des lumières et de l'énergie croissante de la société qui les

opère ; dans le second , elles sont le résultat de la détérioration , de l'ignorance et de l'avilissement de la société qui les subit : en sorte que , partout et dans tous les temps , l'histoire nous présente cet enchaînement infailible et nécessaire de causes et d'effets : 1°. perfectionnement , lumières , force , liberté , et bonheur plus ou moins grand , suivant le degré d'énergie des causes qui le produisent et que je viens d'indiquer ; 2°. détérioration , ignorance , barbarie , esclavage , et misère aussi plus ou moins grande suivant le degré d'intensité des causes qui la produisent (1). Mais je reviens à la *vie de Laurent de Médicis*.

(1) Si cette vérité pouvoit être contestée , je crois que ce ne seroit que faute de s'entendre sur la valeur des mots , comme il arrive si souvent. Ainsi , par exemple , il peut y avoir des hommes très-distingués par leur génie et par leurs lumières dans une nation ignorante et barbare ; ainsi il ne faut pas confondre les sciences et les connoissances directement utiles à la société , avec les beaux-arts , et les connoissances , qui sont , pour ainsi dire , purement de luxe , etc. , etc. Peut-être néanmoins me fera-t-on une objection à laquelle il est , je crois , utile de répondre d'avance. Les Anglais , me dira-t-on , ne sont pas un peuple libre , et pourtant la nation anglaise est , à tout prendre , aussi éclairée que le peuple français. Je ne conteste assurément pas qu'il n'y ait en Angleterre beaucoup d'hommes très - éclairés sur les matières de gouvernement : aussi suis-je très-convaincu

J'ai trouvé comme vous , citoyen , le livre de M. Roscoe , extrêmement recommandable par les idées libérales qui y sont répandues , par les connoissances étendues et les recherches profondes qu'il renferme sur l'histoire et sur la littérature de la république de Florence, et même du reste de l'Italie. D'ailleurs, le ton de candeur qui y règne par-tout, la manière noble et décente avec laquelle l'auteur discute ou critique les opinions des écrivains qui l'ont précédé dans la même carrière, inspirent une estime réelle pour son caractère personnel , en même temps que son style harmonieux et élégant, son goût pur et éclairé , donnent de ses talens l'idée la plus avantageuse. Mais il me sera permis , je crois , de m'expliquer avec la même franchise sur les défauts que j'ai cru remarquer dans cet intéressant ouvrage. Il me semble que M. Roscoe n'a pas employé une méthode assez rigoureuse, et

que, si la paix se rétablissoit en Europe, il ne se passeroit pas beaucoup d'années sans que l'Angleterre éprouvât une révolution politique ; et le soin que le gouvernement anglais prend depuis quelques années d'éterniser la guerre présente , l'opposition constante qu'il a manifestée pour la paix , me portent à croire qu'il a un secret pressentiment de la destinée qui l'attend , s'il laisse la nation respirer un moment , et s'il cesse de l'agiter par des craintes qui lui ôtent le sentiment de sa force , et qui l'aveuglent sur la véritable cause des maux qu'elle éprouve.

que le défaut d'ordre dans les diverses parties de sa narration empêche que l'on ne saisisse l'ensemble des faits et leurs résultats avec clarté et facilité. Le parti qu'il a pris de consacrer alternativement un chapitre à l'histoire politique , et un chapitre à l'histoire des arts et de la littérature , n'offre qu'un ordre apparent , et ne remédie pas à l'inconvénient de voir les mêmes hommes et presque les mêmes faits se représenter plusieurs fois dans la suite de l'ouvrage. Enfin , l'auteur paroît peut-être , sur-tout aux yeux des lecteurs français , avoir trop craint de sacrifier quelques parties peu importantes de ses travaux et de ses recherches , et l'on trouvera probablement que les longues notes bibliographiques et autres , qu'il a fort multipliées , interrompent trop souvent le cours de la narration. Au reste , les gens de lettres pardonneront volontiers à M. Roscoe ce luxe d'érudition , qu'un goût plus sévère peut-être lui eût fait supprimer , en faveur des connoissances utiles ou agréables qu'ils trouveront dans son ouvrage.

Mais un reproche plus grave dont il seroit difficile de défendre notre auteur , c'est l'espèce de partialité , quelquefois trop évidente , qu'il montre en faveur de son héros. Il lui arrive , en plusieurs circonstances , d'excuser ou d'atténuer des actions et des démarches qu'aucun principe ne pouvoit

justifier. On ne sauroit nier que Laurent de Médicis n'eût de grands talens, des qualités brillantes, et même quelques - unes des vertus nécessaires à ceux qui gouvernent les hommes. Mais il étoit dévoré d'une ambition démesurée, qui le fit manquer plus d'une fois à ce qu'il devoit à sa patrie, et qui lui fit violer ouvertement les préceptes de cette religion même à laquelle il affectoit néanmoins de se montrer si soumis et si dévoué. M. Roscoe, en traçant avec sagacité les progrès insensibles du despotisme, et en peignant avec une généreuse chaleur les maux qui en furent la suite, n'assigne pas à ces maux leur véritable cause. Il semble les attribuer au caractère remuant et séditieux des Florentins; mais ce caractère, chez un peuple libre, est souvent l'instinct de la liberté, et cet instinct-là ne trompe guères. Notre auteur n'a pas vu, ou a craint de dire que la constitution de ce peuple étoit entachée d'un vice radical, qui a causé la ruine des républiques de la Grèce et de celle de Rome, je veux dire *l'hérédité*. Par-tout où ce monstrueux système sera établi, il est impossible qu'il existe de véritables droits politiques. Si le gouvernement est républicain, cette malheureuse distinction, dont on sent à chaque instant l'odieux et le ridicule, y fomentera des querelles sans cesse renaissantes; s'il est despotique ou monarchique, elle servira à maintenir le peuple

dans l'abrutissement et dans l'esclavage, jusqu'à ce qu'il survienne entre le despote et le corps des privilégiés quelques dissensions qui fournissent à ce peuple trop long-temps opprimé l'occasion et les moyens de les écraser tous deux, et de recouvrer ses droits.

L'espèce d'affectation avec laquelle M. Roscoe s'attache à justifier Laurent de Médicis d'avoir forgé, en quelque sorte, la chaîne où ses successeurs mirent la malheureuse république de Florence, détourne, pour ainsi dire, l'attention des lecteurs d'un autre fait non moins important à observer ; c'est la facilité avec laquelle certaines familles obtiennent, dans les petits états, une influence et un crédit qui bientôt les met à même d'aspirer à l'autorité suprême. L'histoire de la Grèce en offre de nombreux exemples, et celle de la république romaine le confirme d'une manière encore plus frappante. En effet, quoique la domination des Romains s'étendît sur presque toutes les parties du monde connu, au moment où leur liberté fut anéantie, il n'en est pas moins vrai que la république n'existoit que dans l'enceinte même de Rome : d'où il faut conclure qu'au lieu de dire, comme on l'a fait, que cet état étoit dès-lors trop étendu pour comporter un gouvernement républicain, il auroit fallu dire, au contraire, que, d'un côté,

la vaste étendue de la domination romaine offroit à l'ambition un appât trop séduisant pour qu'elle ne fût pas tentée d'envahir tant de puissance et de richesses ; et que , de l'autre , la république romaine étoit resserrée dans des bornes trop étroites pour qu'un ambitieux ne conçût pas l'espoir de parvenir , par son crédit ou par celui de sa famille et de ses amis , à ce pouvoir suprême où tendoient tous ses vœux. Mais il est bien évident que , dans un grand état , cet inconvénient , qui a causé la ruine des républiques anciennes , devient presque nul ; car alors la sphère d'activité , pour ainsi dire , d'un individu ou d'une famille est toujours infiniment bornée , par rapport à la vaste étendue du pays sur lequel ils entreprendroient de dominer.

Je suis loin néanmoins , dans tout ceci , de vouloir faire le procès à M. Roscoe : il est très-possible qu'étant sujet d'un gouvernement monarchique , et dans lequel le système de l'hérédité est admis , il ait cru ne pas devoir s'expliquer ouvertement sur ces objets. On sait d'ailleurs que les Anglais , en particulier , portent jusqu'à la superstition le respect qu'ils ont pour leurs lois et pour leur constitution. J'observerai seulement , à ce sujet , que le respect des lois et des institutions n'est pas et ne peut pas être de même nature dans les états libres et dans ceux qui ne le sont pas. Comme l'égalité , par exemple , est la base néces-

saire de tout état républicain , le premier devoir d'un pareil gouvernement , s'il veut subsister, c'est d'établir et de maintenir cette égalité par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Or le moyen le plus sûr et le plus efficace pour parvenir à ce but, c'est de propager les lumières et la vérité sur tous les objets. Voilà pourquoi tout, dans une république , même les lois, même la constitution, doit être l'objet d'un examen continuel. Les lois , tant qu'elles ont la sanction des pouvoirs qui les ont établies et qui sont chargés de les conserver, doivent enchaîner les actions du citoyen ; mais sa soumission ne sauroit s'étendre plus loin sans devenir absurde ou funeste ; les lois ne peuvent enchaîner ni sa raison , ni ses lumières : autrement , il n'y auroit plus d'amélioration possible ; et la plus noble faculté de l'homme, sa perfectibilité indéfinie , se trouveroit , sinon anéantie , du moins prodigieusement entravée. Cette vérité est sensible , et doit être admise sans difficulté par la masse du peuple, dans un état libre , parce que l'intérêt de tous est que les lois soient égales , et les meilleures possibles , pour tous. Mais il ne sauroit en être de même dans les états où le système absurde de l'hérédité est admis ; car il est évident que là , les lois , les institutions étant établies pour et par un petit nombre de familles et d'individus au préjudice du reste de la nation ,

ceux-ci ont le plus grand intérêt à faire du respect pour les lois une espèce de culte dont ils sont les ministres , et qui ne souffre de modifications que par les empiétemens continuels, mais presque insensibles du pouvoir despotique sur le peu qui reste de droits et de libertés à la nation. En un mot, chez les peuples libres , le respect pour les lois est un calcul de l'intérêt général et individuel bien entendu. Chez les peuples esclaves , c'est une religion qui , comme toutes les autres , ne souffre point d'examen , parce qu'elle ne sauroit le supporter.

Ces réflexions peuvent servir à nous faire comprendre pourquoi les modernes , qui , depuis la renaissance des lettres , ont égalé et souvent même surpassé les anciens dans certaines parties des sciences et de la littérature , n'ont point encore eu d'historiens que l'on puisse comparer aux Thucydide , aux Tite-Live , aux Tacite , etc. En général , il me semble que nos écrivains ont rarement envisagé l'histoire sous son point de vue le plus important ; il me semble que cette science , traitée par des hommes de génie avec la méthode rigoureuse que l'on a déjà portée dans quelques autres sciences de faits , pourroit fournir un corps complet de doctrine propre à fonder le bonheur social sur sa véritable base , c'est-à-dire sur la connoissance positive des rapports qui lient les hommes entre